

LE TAILLEUR DE JEAN-JACQUES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR MM. DE ROUGEMONT, MERLE ET SIMONNIN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 12 no-
vembre 1819.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 18.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTH^e. BOUCHER,

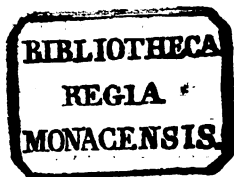
SUCESSEUR DE L.^eG. MICHAUX,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

M. DCCC. XIX.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ROUSSEAU, tailleur.....M. *Potier...*
Mlle. CLAIRON, actrice du théâtre
Français.....M^{me}. *Dorval.*
POISSON, acteur du théâtre fran-
çais.....M. *Aubertin.*
MONTRICHARD, financier (1). M. *Dugy.*
LE PRÉSIDENT.....M. *Livaros.*
SIMON, garçon tailleur chez Rous-
seaux.....M. *Vissot.*
BABET, jardinière de M^{lle} Clairon. M^{lle}. *Adeline.*
LA FLEUR, domestique de M. de
Saint-Lambert.....M. *Breton.*



La scène est à Montmorenci, sur la place du village. L'action se passe vers l'année 1760.

(1) Prononcez *Monrichard*.

LE TAILLEUR

DE JEAN-JACQUES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le Théâtre représente une place de village ; dans le fond une grille de la maison de Mademoiselle Clairon ; à gauche, la boutique de Rousseaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON , BABET.

SIMON.

Tu crois qu'on ne peut pas absolument se marier à moins?...

BABET.

Dam ! qu'est-ce que c'est que cent écus?

SIMON.

C'est... c'est toujours trois cents francs.

BABET.

V'la grand' chose pour nous établir.

SIMON.

C'est vrai; mais enfin espérons qu' mon bourgeois, M. Rousseaux, qui est maître tailleur d'habits, nous aidera.

BABET.

Il me l'avait bien promis; mais c'était à la condition que je lui ferais avoir la pratique de not' maîtresse, M^{lle}. Clairon, pour ce qui est des gens de sa livrée.

SIMON.

Puisque tu es sa jardinière, tu dois avoir du crédit sur elle.

BABET.

Aussi, j'en avons joliment pour les fleurs; mais pour du reste, il n'y a pas moyen; et je crains que ce mariage-là ne soit bien difficile à arranger.

SIMON.

Comment, difficile ?...

BABET.

Parce que, vois-tu, depuis le temps que Mademoiselle Clairon a ces domestiques, tu sèns bien qu'elle a un tailleur, et qu'il faudrait trouver un bon prétexte pour le renvoyer... et puis, le père Rousseaux n'est qu'un tailleur de village.

SIMON.

Qu'est-ce que tu dis-là, mon bourgeois un tailleur de village !... Est-ce que tu ris ? On parle de lui partout... partout Montmorency on ne parle que de M. Rousseaux, il est assez connu ; va, nous avons des pratiques qui, sans te faire tort, valent bien Mademoiselle Clairon, quand ça ne serait que le filleul du notaire, qu'on vient d'habiller à neuf, et puis M. Rousseau.

BABET.

M. Rousseau ... Pardine, je pensons bien qu'il se donne sa pratique à lui-même.

SIMON.

Tu ne m'entends pas... mon bourgeois travaille pour un autre M. Rousseau.

BABET.

Ah ! bon...

SIMON.

Il y a deux Rousseaux ici ; il y a le fameux Rousseaux...

BABET.

Qui est c'l'autre monsieur.

SIMON.

Non ; le fameux Rousseaux, c'est mon bourgeois, le tailleur... l'autre est un nommé J.-J. Rousseau, un Monsieur qui fait des livres.

BABET.

Jean-Jacques, ah ! mais je le connais celui-là, un grand, maigre ?

SIMON.

Comme approchant mon maître.

BABET.

C'est vrai qu'ils se ressemblent un peu.

SIMON.

Ce n'est pas étonnant, mon bourgeois dit comme ça qu'ils sont de la même famille ; mais c'est un secret dont l'autre ne se doute pas, et n faut pas l'ébruiter.

BABET.

Un secret... n'as-tu pas pour... est-ce que depuis le temps que je suis chez Mademoiselle Clairon, tu crois que je n'en ai pas eu à

garder des secrets... et des fameux !... et des plus conséquents que celui-là !...

SIMON.

Chut ! voici mon maître.

SCÈNE II.

Les Mêmes, ROUSSEAU, portant un paquet.

ROUSSEAU.

Je suis dans l'ivresse, dans l'enchantement ! Je dirais même mieux... ça tient aussi du ravissement !... J'arrive de l'Ermitage... je quitte M. Rousseau... quel particulier étonnant !

BABET, à Simon.

Vois-tu que c'est celui-là qui est le fameux.

ROUSSEAU.

C'est là un homme, un génie ! Nous avons causé ensemble une grosse demi-heure, sans nous en apercevoir. (*A Simon.*) Tiens, mets son habit.....

SIMON, riant.

Que je mette l'habit de M. Jean-Jacques ?

ROUSSEAU.

Imbécille ! je te dis de le mettre... là. Je lui montre l'établi... et il va s'imaginer... Il y a des gens bornés sur cet hémisphère.

BABET, riant.

Ah ! ça c'est bien vrai.

ROUSSEAU.

Ah ! vous voilà encore, Mademoiselle Babet, à empêcher Simon de travailler...

BABET.

M. Rousseau, vous savez bien...

ROUSSEAU.

Parbleu ! si je le sais... au besoin, je pourrais même vous le lire ; je me doute bien de quoi y retourner, et comme dit Rousseau, pag. 374 : « Le célibat est un ennemi dont la jeunesse cherche à se débarrasser... »

SIMON.

C'est ça, not' maître.

ROUSSEAU.

A qui le dis-tu ? Je sais bien que c'est ça ; si je voulais, mes enfants, je vous en lirais bien d'autres, et vous seriez tout surpris de voir que vous n'avez pas une pensée, un désir, un sentiment

qui ne soient dans ma poche de droite ; là , dans ce petit livre du grand Rousseau.

BABET.

Eh bien ! puisque vous savez tout , vous devez savoir qu'il m'aime , et que je voudrais bien que cela finît par un bon mariage.

ROUSSEAUX.

Un peu de patience... ça finira... ça finira bien. Quelle gloire pour moi d'habiller ce grand homme , et de lui fournir l'étoffe ! de le compter au nombre de mes plus anciennes pratiques , et de pouvoir , en lui prenant mesure ou en lui rapportant son ouvrage , divaguer quelques moments avec lui sur les divers objets que la nature se plaît à rassembler sous nos yeux.... C'est qu'il a une conversation ; je ne sais pas , moi , où ce diable de Jean-Jacques va chercher ce qu'il dit.... On dirait , quand il parle , qu'il a toujours un livre pendu aux lèvres... Vrai , on ne peut pas s'ennuyer avec ce gaillard-là... on resterait avec lui une heure... sans boire ni manger , qu'on ne s'ennuierait pas. Quand je suis entré , il travaillait à son *Contrat*....

SIMON.

De mariage.

ROUSSEAUX.

Non , animal ; *social* ! C'est ça un bel ouvrage ! Nous en avons lu quelques chapitres... entre autres le chapitre du droit du plus fort... il est peut-être encore un peu faible... En revenant , je me suis amusé à voir battre deux paysans qui sortaient du Cheval-Blanc... j'ai même reçu une éclaboussure qui m'a confirmé dans l'idée que j'avais sur le droit du plus fort ; je lui communiquerai tout cela... Ce n'est pas l'embarras , l'ouvrage est bien , très bien... c'est même un chef-d'œuvre.... c'est , sans comparaison , comme l'habit que j'ai fourni à M. de St.-Lambert , qui est bien , sans contredit , ce que j'ai fait de mieux , et pourtant il n'en a pas été satisfait ; je m'y attendais , j'ai tant d'envieux !... Rousseau aussi a ses envieux... et voilà pourquoi je veux que son *Contrat social* ne fasse pas le plus petit pli. (*Apercevant Simon et Babet qui se sont penchés et rapprochés de lui pour l'écouter.*) Hé bien ! sont-ils drôles !... qu'est-ce que vous comprenez à cela... hein ?...

SIMON et BABET.

Rien , Monsieur Rousseaux.

ROUSSEAUX.

Je le sais bien que vous n'y comprenez rien , il y en a bien d'autres. Pauvres petites têtes !... Allons , tournez-moi les talons ; toi , Simon , à la boutique , et vous , Mademoiselle Babet...

BABET.

Moi , à la chambre de Madame , où je vais parler de vous.

ROUSSEAU.

C'est cela... cela vaudra beaucoup mieux que de perdre ton temps , à m'écouter.

Babet sort en faisant des signes à Simon ; Rousseau s'en aperçoit.

SCENE III.

ROUSSEAU , SIMON.

ROUSSEAU.

Voilà absolument l'idée que je me fais de l'amour , d'après l'*Héloïse* de ma pratique. O grand homme ! ô.... peut-être mon cousin , car les Rousseau sont une famille très répandue , si la philosophie , dont les maximes... se reproduisent sans cesse , et par la nature et la vérité... deviennent pour le genre humain en particulier , et les mortels en général... une source de félicité qui doit donn.... Est-il venu quelqu'un pendant mon absence ?

SIMON.

Il est venu ce Monsieur à qui vous avez porté la redingote avant hier.... ; il l'a rapportée.....

ROUSSEAU.

Est-ce qu'il veut déjà la faire retourner ?

SIMON.

Non , c'est qu'elle est trop étroite.

ROUSSEAU.

Qu'est-ce que ça me fait à moi , ce sont ses affaires... Est-ce que je suis cause s'il est engraisé depuis que je lui ai pris mesure.

SIMON.

La bonne a renvoyé le matelot du petit neveu du Bedeau... il est beaucoup trop court.

ROUSSEAU.

Ça ne me regarde pas.... Je sentais cela... je te disais de te dépêcher , mais tu n'en finis jamais.

SIMON.

Dam , Monsieur , vous savez bien que nous avions encore plus pressé que ça.

ROUSSEAU.

Et puis les enfants profitent de cela pour se développer.

SIMON.

Ensuite on a apporté à faire...

ROUSSEAU.

Ah! on a apporté... et quelque chose de pressé, sans doute ?

SIMON.

De très pressé.

ROUSSEAU.

En ce cas là, ils attendront... j'ai un philosophe à habiller.... entends-tu... le papa Jean-Jacques.

SIMON.

Votre cousin ?

ROUSSEAU.

Chut! . . . de la discrétion sur notre parenté, je n'en suis pas très sûr, ça vient du côté des femmes. . . mais enfin, qui, j'ai à travailler pour Rousseau, j'ai une redingote... que dis-je, un habit à lui faire... et je quitte tout pour m'en occuper... Le monde entier serait là, dans ma boutique, à attendre après un habit, une veste, une culotte... que je l'enverrais promener pour ne songer qu'à ce bon, ce cher Rousseau. (*A Simon qui regarde à la cantonnade.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu fais-là ?

SIMON.

Je regarde notre voisine, Mademoiselle Clairon, qui revient de la promenade avec deux messieurs.

ROUSSEAU.

Je vous demande un peu, M. Simon, ce que cela vous fait?... Allons, allons, rentrez. (*Il le pousse dans la boutique et y rentre avec lui.*) Songez que nous avons de la besogne, entendez-vous ; et qu'il n'est pas dans mes principes de faire attendre un philosophe... Amusez-vous à ranger l'établi, à préparer l'ouvrage, pendant que je vais me mettre à mon aise... et prendre un volume d'*Émile*, pour travailler avec plus d'ardeur et de courage ; et qu'en rentrant je ne trouve pas les bras croisés, mais bien les jambes.

SIMON.

Soyez tranquille, not' bourgeois.

SCENE IV.

MADemoiselle CLAIRON, POISSON, LE PRÉSIDENT,
arrivant de la promenade, SIMON, dans la boutique,
occupé à ranger et à travailler.

POISSON, entrant en scène son habit déchiré.

Le diable emporte la pervenche!

Mlle. CLAIRON, riant

Ce pauvre Poisson, il est d'une humeur.....

(9)

POISSON.

Mais regardez donc, regardez comme je me suis arrangé, là... mon habit tout déchiré.

Mlle. CLAIRON.

Cela fera une charmante veste de Crispin... Du reste, mon ami, ce petit accident ajoute à la reconnaissance que je vous dois, de vous être ainsi exposé pour me cueillir un bouquet de pervenche... c'est la fleur par excellence, depuis que Jean-Jacques l'a mise à la mode.

LE PRÉSIDENT.

Je ne ferais pas un pas pour m'en procurer.

Mlle. CLAIRON.

Oh! vous, Président, vous êtes l'homme du monde le plus singulier! Vous êtes d'un flegme, d'une apathie; tout vous est égal... indifférent...

POISSON.

Il a parlé bien raison, le Président! il ne décbirera pas son habit... Ah ça, décidément, je ne puis pas rester ainsi toute la journée; est-ce que vous n'avez pas dans le village quelque tailleur?

Mlle. CLAIRON, montrant la boutique.

En voici un... c'est un original!...

POISSON.

Un original!... Allons, à quelque chose malheur sera bon; on rendra visite à l'original; je vais lui envoyer mon pauvre habit de velours noir.

LE PRÉSIDENT.

Poisson, nous vous suivons; car il m'est absolument égal de rentrer, si Mademoiselle Clairon... Eh! qu'est-ce donc que ce gros Monsieur qui vient là-bas sur la route?

Mlle. CLAIRON.

Eh! mon Dieu! je connais cette figure-là! attendez donc... miséricorde! c'est M. Montrichard, fermier-général!

SCENE V.

Les Mêmes, MONTRICHARD.

MONTRICHARD, encore loin et criant.

Eh! Mademoiselle Clairon... Mademoiselle Clairon... je vous salue bien: c'est moi, Montrichard.

Le Tailleur.

2

Mlle. CLAIRON.

Ne vous pressez pas tant. (*A. part.*) Les ennuyeux se sont donné le mot aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! c'est un fermier-général !

MONTRICHARD.

Ouf, je croyais que je n'arriverais jamais, cette vallée de Montmorency n'en finit pas. Bonjour, Mademoiselle Clairon, comment va la santé, mademoiselle Clairon?... Vous êtes donc à Montmorency, Mademoiselle Clairon ?

Mlle. CLAIRON.

Comme vous voyez, M. Montrichard.

MONTRICHARD,

Vous ne vous attendiez pas à me voir, hein ! n'est-ce pas ? aussi, ce n'est pas pour vous que je suis venu.

Mlle. CLAIRON.

Ces financiers sont d'une franchise...

MONTRICHARD.

Franc comme l'or... aussi je vais vous dire ce qui m'amène..... c'est Jean-Jacques Rousseau, ah ! ah !

LE PRÉSIDENT.

Vous venez de Paris pour voir Jean-Jacques ?

MONTRICHARD.

Si vous voulez bien le permettre.

Mlle. CLAIRON.

Vous le connaissez ?

MONTRICHARD.

De réputation... car je ne l'ai jamais vu ; mais il faut absolument que je le voie, que je lui parle, et qu'il soit des nôtres.

Mlle. CLAIRON.

Jean-Jacques, des vôtres !...

MONTRICHARD.

De mes soupers... j'ai des soupers, des soupers charmants ; tout ce qu'il y a de mieux en vins fins, en crèmes, en pâtisseries, en hommes de lettres ! ... oh ! des beaux esprits en quantité..... Marmontel, Diderot, d'Holbach, le Baron Grimm, Duclos, etc., etc., etc., etc.... Voltaire aussi... il y est venu... une fois... il n'est pas revenu... On rit... on rit beaucoup à mes soupers... on parle... on fait de l'esprit... Nous sommes une douzaine qui écoutons tout cela... c'est divin.

Mlle. CLAIRON.

Effectivement, ce doit être fort gai...

MONTRICHARD.

Ça me coûte cher, ces soupers... mais ça vous donne un certain renom... Depuis qu'on sait que je donne des soupers, il vient un monde me voir... c'est tout-à-fait réjouissant.

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, moi, je soupe fort peu.

MONTRICHARD.

Et moi, est-ce que vous croyez que je soupe? Je ne soupe pas du tout, du tout, du tout; je les regarde, ça me divertit.

Mlle. CLAIRON.

Ah ça, mais qu'a de commun Jean-Jacques...

MONTRICHARD.

Il me manque... on me le demande tous les mercredis... et, ma foi, coûte qui coûte, je veux l'avoir... Mademoiselle Clairon, je veux l'avoir... et c'est sur vous que j'ai compté.

Mlle. CLAIRON.

Sur moi?...

MONTRICHARD.

Oui, je viens vous demander à dîner tout exprès pour lui... vous le connaissez, hein, n'est-ce pas?... C'est un auteur que ce Jean-Jacques... un bon auteur... à ce qu'on dit?... J'ai ses ouvrages chez moi, dorés sur tranche... Je tiens à ça, il n'entre dans ma bibliothèque que des livres en maroquin... et personne n'y touche, parce qu'il faut se faire honneur de ce qu'on a.

Mlle. CLAIRON.

Il est charmant, ce cher Montrichard, on n'a pas plus d'esprit.

SCENE VI.

Les Mêmes, POISSON.

POISSON, *en veste.*

Me voici plus léger... Eh, Dieu me pardonne! c'est le gros Montrichard! comment, à Montmorency?

MONTRICHARD.

Oui, M. Poisson, à Montmorency, nous venons voir Jean-Jacques.

Mlle. CLAIRON.

Oui; M. le fermier-général me fait l'honneur de venir me demander à dîner, pour que je lui procure le plaisir de voir le philosophe de Genève.

MONTRICHARD.

Non pas , non pas... c'est Rousseau de Montmorency ; il n'est pas question de Genève là-dedans... ne confondons pas.

POISSON.

Non , non , ne confondons pas... Eh bien ! puisque Montrichard est des nôtres , il me semble , ma chère Clairon , qu'avec un petit mot de lettre , vous pourriez inviter M. Jean - Jacques Rousseau qui n'est pas de Genève , à venir dîner avec nous.

MONTRICHARD.

Ah ! oui... je vous en prie.

Mlle. CLAIRON.

Vous le voulez , Messieurs ?

LE PRÉSIDENT.

Moi , cela m'est indifférent.

Mlle. CLAIRON.

Je ne puis pas vous répondre du succès ; mais enfin , je vais tout tenter et lui écrire.

MONTRICHARD , *donne la main à Clairon pour rentrer.*

Adorable !... adorable !... De mon côté , je vais lui rendre visite avec M. le Président.

LE PRÉSIDENT.

Cela m'est indifférent , puisque je n'ai rien à faire ; mais je trouve singulier qu'on se dérange ainsi pour un homme de lettres.

• SCÈNE VII.

POISSON , *sur le devant de la scène* , SIMON , *dans la boutique* , ensuite ROUSSEAUX , *en veste d'indienne et en petit bonnet pareil* , *ses boucles de jarrettières défaits* , *ses souliers en pantouffles* , *comme un ouvrier dans son atelier.*

POISSON.

Voilà bien le plus drôle de couple que je connaisse... Ce long président , bien froid , bien compassé , et ce lourd fermier-général , bien gros , bien gras , bien bête... Parbleu ! si je pouvais trouver à leur jouer quelque tour...

ROUSSEAUX *entre en chantant* , à Simon.

Eh bien ! M. SIMON , sommes-nous prêts ?

SIMON.

Oui , not' bourgeois.

ROUSSEAUX *fredonne en prenant l'habit* , *sans avoir l'air de faire attention à ce qu'il chante.*

Tra la déri la la la...

Je l'ai planté , je l'ai vu naître.

Cherche-moi (*A Simon.*) le fil noir ?...

Ce beau rosier où les oiseaux.

POISSON.

Mon imagination est en défaut.

ROUSSEAUX.

J'ai perdu tout mon bonheur ;
L'as-tu trouvé ?

SIMON.

Le voilà...

POISSON.

Ce desir de voir Jean-Jacques, si vivement exprimé par cet original de Montrichard, ne pourrait-il pas ?... Et à propos d'original, j'oublie notre tailleur... Bonjour, mon ami.

ROUSSEAUX, *sans prendre garde à Poisson.*

Si des galants de la ville,
J'eusse écouté les discours.

POISSON.

Dites donc, brave homme ?

ROUSSEAUX, *fièrement.*

Brave homme !

POISSON.

Et sans doute, brave homme ! est-ce que par hasard vous ne le seriez pas ?

ROUSSEAUX.

Monsieur, je suis tailleur... et une pareille question... (*A Simon.*) Les ciseaux, que je coupe quelque chose.

POISSON.

Vous êtes occupé, à ce qu'il paraît ?

ROUSSEAUX.

Un peu !

POISSON.

Je viens de déchirer mon habit, il ne s'agit que d'une reprise... le voici.

ROUSSEAUX, *prenant l'habit et le jetant dans un coin de sa boutique.*

C'est bon, repassez d'ici à quinze jours... trois semaines...

POISSON.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

ROUSSEAUX.

Je dis quinze jours ou trois semaines; si vous aimez mieux un mois, un mois et demi, alors ce sera beaucoup plus sûr.

POISSON.

Il me le faut à l'instant même.

ROUSSEAU.

Rien de plus aisé... Simon, rends l'habit à Monsieur.

POISSON.

Mais non, du tout... Quand vous quitteriez un quart-d'heure l'habit que vous tenez.

ROUSSEAU.

Un quart-d'heure!... ah! par exemple, pas une minute, pas une seconde!

POISSON.

C'est donc pour une personne?...

ROUSSEAU.

Oui, Monsieur, c'est pour une personne... sans cela vous ferai-je attendre... mais voyez-vous, pour cette personne-là, je me mettrais, je ne dirai pas au feu, ni à l'eau... mais en quatre, ce qui est bien plus fort... Tenez, savez-vous lire?

Il lui présente un livre.

POISSON.

L'Émile de Jean-Jacques!... C'est pour Jean-Jacques?...

ROUSSEAU.

Lui-même... et toutes les fois que j'ai le bonheur de raccommo-der un habit de ce philosophe, l'ami de la nature et des enfants... je ne sais pas si vous le savez... l'aiguille... le fil... le dé... les ciseaux... la main... tout cela vole de soi-même... (*Il prend une manche de l'habit.*) O manche qui doit couvrir le bras au bout duquel est la main qui tient la plume qui a écrit de si belles choses... je te laisserais là pour prendre l'habit du premier venu... qui, du reste, peut être un homme fort estimable, mais non pas un philosophe comme nous.

POISSON, *à part.*

Clairon avait raison, il est passablement original.

ROUSSEAU, *chantant.*

Non, non, non... je ne te laisserai pas, pas, pas.

POISSON.

Vous connaissez donc beaucoup Jean-Jacques?

ROUSSEAU.

Si je le connais! si... (*A Simon.*) Dis donc, Simon, Monsieur me demande si je connais Jean-Jacques!... (*A Poisson.*) Oui, Monsieur, oui, je le connais... je... je le révère, je le vénère même, et je l'habille depuis cinq ans par-dessus le marché... Je lui ai confectionné deux petits habits marrons qui lui ont fait un peu d'honneur, je

m'en pique... Et comment aurais-je manqué un seul de tes vêtements ! ô mon cher Rousseau !... jamais tu ne me quittes, j'ai ton *Héloïse* dans ma poche, ton *Émile* sous les yeux, ton *Contrat Social* dans la tête... c'est plein de tes maximes, écrivain. j'ose dire recommandable à bien des égards, que je saisis mon aiguille et m'élançe sur l'établi... Là, un de tes chefs-d'œuvre devant moi, je fais une couture, et je lis une de tes pages... je coupe une culotte, et je dévore un de tes chapitres... ainsi de couture en couture et de chapitre en chapitre, j'arrive doucement à cette époque de la journée, qu'on appelle vulgairement neuf, dix ou onze heures du soir, et je m'endors, bercé par les illusions d'une philosophie qui me permet de ne me réveiller que le lendemain à pareille heure.

POISSON.

Monsieur, voilà un langage...

ROUSSEAU X.

Qui vous étonne... il en a étonné bien d'autres. La nature m'a créé ainsi; et si j'avais été libre de me choisir des parents à ma fantaisie, je n'aurais eu rien à désirer, mais... le sort n'a pas jugé à propos de me donner cette satisfaction...

POISSON.

Tout ce que j'entends me ravit, m'enchanté; puis-je au moins savoir le nom...

ROUSSEAU X.

Rousseaux.

POISSON.

Pardon, c'est votre nom que je désirerais savoir.

ROUSSEAU X.

Je vous le dis; Rousseaux.

POISSON.

Vous vous nommez?

ROUSSEAU X.

Rousseaux... même orthographe que Jean-Jacques, avec un x de plus... La voix publique nous accuse d'être parents... je n'en serais pas surpris, vu les différents rapports qui existent entre lui et moi... d'abord il est à-peu-près de ma taille, et moi je suis exactement de la sienne; il a bientôt quarante-deux ans, j'en aurai cinquante trois à Noël prochain; il est philosophe, je me flatte de l'être, sans partialité, d'une certaine manière; il est de Genève... mon père a passé dans ce pays-là...

POISSON, à lui-même.

Cette ressemblance de nom... L'aventure serait tout-à-fait comique.

SCENE VIII.

Les Mêmes, BABET.

BABET.

M. Rousseaux, M. Rousseaux, j'ai profité d'un petit moment de bonne humeur de Mademoiselle pour lui parler de vous ; elle m'a dit comme ça : nous verrons. Par ainsi c'est bon signe, n'est-ce pas, M. Rousseaux ?

POISSON, *lui passant la main sous le menton.*

Ah ! elle a dit nous verrons...

ROUSSEAUX, *à Poisson.*

D'après ma manière de voir, vous ne devez pas être scandalisé si je cherche à attraper la pratique de Mademoiselle Clairon... Je suis philosophe, j'aime les philosophes, et Mademoiselle Clairon joue les tragédies des philosophes...

POISSON.

Parfaitement raisonné.

Rousseaux, tout entier à son travail, visite l'habit de Jean-Jacques tandis que Poisson et Babet causent sur le devant de la scène.

BABET.

Ah ça, je vous quitte. (*A Poisson.*) Je vas de ce pas à l'Ermitage, porter cette invitation de dîner à M. Jean-Jacques.

POISSON.

Donne, je m'en charge ; ta commission est faite.

BABET.

Vrai ! bien obligé, M. Poisson.

POISSON.

Dis à ta maîtresse et à ces Messieurs que je leur promets que nous aurons M. Rousseau à dîner...

BABET.

Ils vont être dans l'enchantement... Au revoir, M. Poisson, merci de votre complaisance, toujours. (*Elle sort.*)

POISSON, qui pendant tout ce temps-là a lu le billet adressé à Rousseau.

Cela ira parfaitement. Hé bien ! M. Rousseaux, vous paraissez desirer vivement la pratique de Mademoiselle Clairon... je suis persuadé que vos desirs seront satisfaits. D'abord je vous prévient que vous aurez l'honneur de la voir aujourd'hui.

ROUSSEAUX.

Moi!...

POISSON.

Voici une invitation de dîner...

ROUSSEAUX.

Comment!

POISSON.

Voilà une invitation à dîner chez Mademoiselle Clairon:

ROUSSEAUX.

Ah! bah!... pas possible... Donnez-vous donc la peine d'entrer.

POISSON.

C'est moi, c'est moi, l'un des camarades de Clairon, qui suis chargé de vous la remettre.

ROUSSEAUX, *lisant.*

« Clairon serait charmée de faire quelque chose pour Rousseau. » C'est cela... la pratique... « Elle le prie en grâce de lui faire l'honneur... » Ah! par exemple, c'est trop honnête... le plaisir, c'était bien assez... mais l'honneur!... « D'accepter un dîner sans cérémonie, etc., etc. » Je n'en fais jamais avec des personnes recommandables.

POISSON.

Vous acceptez?...

ROUSSEAUX.

A vous dire vrai, j'en aurais quelqu'envie, et si ce n'était ma toilette...

POISSON.

Le talent n'a pas besoin de parure.

ROUSSEAUX.

Vous dites?...

POISSON.

Le talent n'a pas besoin de parure.

ROUSSEAUX.

Allons, cela me décide... Un petit œil de poudre, ma culotte de drap de soie noir, avec de petites boucles en acier qui jouent le diamant, ma veste olive, et mon habit tabac.

POISSON.

Du moment que vous avez un habit tabac.

ROUSSEAUX.

C'est qu'il est râpé en diable; mais il vient de la défroque du grand homme... Enfin, je vais me préparer... Monsieur, enchanté d'avoir fait la connaissance d'un artiste de la Comédie française...

Le Tailleur.

Simon, tu vas te mettre tout de suite à raccommoder l'habit de Monsieur.

SIMON.

Mais, not' bourgeois, je tiens M. Rousseau.

ROUSSEAU.

Laisse-le reposer un instant.

SIMON.

Vous savez bien qu'il le veut pour demain.

ROUSSEAU.

Te voilà bien embarrassé ; tu passeras la nuit à travailler, et l'ouvrage sera fait... Les grands artistes... et les philosophes sont mes pratiques privilégiées.

POISSON.

Sans adieu, M. Rousseau, je vais annoncer à Clairon l'heureuse issue de mon message.

Il repasse la porte, et se trouve sur la place.

ROUSSEAU.

Et moi, je vais mettre ma perruque, si cela peut vous être agréable.

Il entre chez lui.

SCÈNE IX.

SIMON, dans la boutique, POISSON, de l'autre côté, BABET, accourant.

SIMON.

C'est ça, passez donc la nuit à faire des coutures . . . c'est amusant.

BABET.

M. Poisson, v'là Madame ; elle n'comprend rien à ce que je lui ai dit de votre part, all' veut que vous lui expliquiez ça vous-même ; tenez, la voilà.

Elle se retire, et rentre avec Simon chez Rousseau.

SCÈNE X.

Les Mêmes, MADemoiselle CLAIRON.

Mlle. CLAIRON.

Que m'est donc venu conter Babet, mon cher Poisson, vous me promettez Jean-Jacques ; vous êtes sûr ?..

POISSON.

Je suis sûr d'égayer un peu votre journée.

Mlle. CLAIRON.

Avec mes deux originaux, cela me paraît difficile.

POISSON.

Du tout. Le gros Montrichard n'a-t-il pas fait le voyage de Montmorenci tout exprès pour voir Rousseau qui n'est pas de Genève?

Mlle. CLAIRON.

Ne chicanez pas pour un mot.

POISSON.

Au contraire!... ce mot là m'a fait naître la plus drôle d'idée.

Mlle. CLAIRON.

Expliquez-vous bien vite, avant que ces deux importuns soient de retour...

POISSON.

Vous m'avez adressé à une espèce d'original qui, non content de travailler pour Jean-Jacques, s'avise de l'imiter, de singer sa philosophie.

Mlle. CLAIRON.

En effet, on m'a dit...

POISSON.

Comment donc, mais nous philosophions à perte de vue, lorsque Babet m'a annoncé que vous l'envoyiez à l'Ermitage... A l'instant même j'ai dressé mes batteries; j'ai parcouru votre billet ouvert, et j'ai changé sa destination.

Mlle. CLAIRON.

Comment, c'est à ce pauvre diable!...

POISSON.

Il s'y est mépris le plus galamment du monde. Il est allé faire sa toilette, et nos messieurs dîneront avec Rousseau.

Mlle. CLAIRON, *riant*.

Mais le tour est sanglant... ah! ah! ah!

POISSON.

Voyez-vous d'ici le trio comique... ah! ah! ah!

SIMON, à Babet.

V'là mon maître... donne-moi le fil?...

Il se remet au travail.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ROUSSEAU, *endimanché, poudré, frisé
chaussé, et prêt à passer son habit.*

ROUSSEAU.

Hé bien ! Lambinos, en finiras-tu ?

SIMON.

Not' maître, v'là que je commence à finir.

ROUSSEAU.

Viens m'aider à passer mon habit.

Simon vient.

Mlle. CLAIRON.

Mais s'ils allaient s'apercevoir de la supercherie ?

POISSON,

Aucun des deux ne connaît Rousseau, et puis...

Il lui parle bas à l'oreille.

ROUSSEAU, à Babet.

Toujours dans mes ateliers, pour distraire mes ouvriers, pour semer le trouble et la discorde parmi mon garçon.

BABET.

Ah ! M. Rousseau, comme vous voilà beau ! où donc que vous allez comme ça ?

ROUSSEAU.

Où je vais ?... ma chère amie, je dîne aujourd'hui avec Clairon.

BABET.

Vous dînez ?...

ROUSSEAU.

Chez Clairon, célèbre actrice du Théâtre-Français, qui m'a fait l'amitié de m'inviter... et que je me serais bien gardé de refuser.

BABET.

Ah ça, mais il me semblait que le billet... ah ! c'est ça que ma maîtresse n'y comprenait rien, ça va être drôle... (*A Simon.*) Je vas te conter ça.

ROUSSEAU.

Allons, M. Simon, occupez-vous à travailler pendant que je vais m'amuser... A propos, mon *Emile* !... donne-moi mon *Emile* que j'ai laissé sur le carreau... (*Simon le lui donne.*) On ne sait pas ce qui peut arriver, mon Jean-Jacques ne me quitte jamais... (*Il ouvre sa porte et aperçoit Poisson et Clairon.*) Est-ce

qu'ils venaient me chercher?... Ah! voilà des attentions!...

Il salue à plusieurs reprises.

POISSON, *l'apercevant.*

Eh! voilà notre homme!... Approchez... approchez donc... Mademoiselle, permettez que je vous présente le tailleur de Jean-Jacques.

ROUSSEAUX, *s'inclinant.*

Rousseau.

Mlle. CLAIRON.

Soyez-le bien venu, M. Rousseaux, vous travaillez pour un grand homme qui est mon ami...

ROUSSEAUX.

Il se flatte aussi d'être le mien; aussi, je n'ai pas été surpris, mais ravi d'une invitation qui me procure la satisfaction de me lier avec une actrice distinguée, qui ne me refusera pas, je l'espère, un petit billet quand j'irai faire un tour à Paris, ou un coupon de loge... mais un jour que vous jouerez, parce que je vois si souvent des doublures.

Mlle. CLAIRON.

Enchantée de pouvoir faire quelque chose pour le tailleur de Jean-Jacques.

ROUSSEAUX.

Il m'honore de sa pratique et de son amitié.

POISSON.

M. Rousseau ira à la postérité sur les pans de l'habit de Jean-Jacques.

ROUSSEAUX.

Oui, Monsieur; Rousseau, mon ami, convient qu'il n'a jamais été tant à son aise que depuis que je l'habille; il dit que j'ai la coupe heureuse... A propos de coupe, dites-moi un peu, Mademoiselle Clairon, je voudrais bien vous voir dans cette tragédie, où vous en avez une à la main; une coupe dans laquelle vous vous êtes donnée la peine de préparer du poison pour vos enfants...

Mlle. CLAIRON.

Je ne vois que Rodogune...

ROUSSEAUX.

C'est ça, Rogdogune.

POISSON.

J'aperçois nos convives!

(Rousseaux va prendre sa canne et son chapeau.)

Mlle. CLAIRON.

Déjà!... Comment allons-nous faire?...

POISSON.

Je n'en sais rien... Attendons tout du hasard.

SCENE XII.

Les Mêmes, MONTRICHARD, LE PRÉSIDENT.

MONTRICHARD.

Il faut pourtant que je le trouve, il n'y a pas à dire.

Mlle. CLAIRON.

Votre course n'a pas été heureuse, Messieurs?

MONTRICHARD.

Nous n'avons trouvé à l'Ermitage qu'une vieille femme qui nous a dit: Vous demandez M. Rousseau? il est ailleurs.

ROUSSEAUX.

Oui, Messieurs, Rousseaux est tailleur, c'est la vérité, et en chemin pour aller chez Mademoiselle Clairon qui a bien voulu l'inviter....

MONTRICHARD, *ôtant son chapeau.*

Quoi! Monsieur, vous seriez Rousseau?

ROUSSEAUX.

Lui-même, prêt à vous rendre mes devoirs.

MONTRICHARD.

Rousseau de Montmorenci, hein, n'est-ce pas?... Touchez-là, mon cher... (*A Mlle. Clairon.*) Vous êtes une femme charmante, vous avez voulu nous ménager une surprise.

Mlle. CLAIRON.

Il n'y a pas de plaisir à vous attraper... vous reconnaissez les gens au premier mot.

(*Poisson passe dans la boutique de Rousseaux, et y reprend son habit: Rousseaux le suit un instant et revient.*)

MONTRICHARD.

Ah! dam! c'est que j'ai l'habitude d'en voir des hommes à talents; je mange presque toujours avec des philosophes...

LE PRÉSIDENT.

C'est là Rousseau; il a l'air d'un imbécille.

MONTRICHARD.

Ah ça! nous dinons ensemble...

ROUSSEAUX.

Monsieur...

Mlle. CLAIRON.

M. Rousseaux, vous avez accepté ma soupe?

ROUSSEAUX.

La soupe... je n'en suis pas très amateur, mais s'il y a quelque autre chose...

POISSON, rentre.

Du moins me voilà en état d'aller à Paris.

MONTRICHARD.

Comment, comment, est-ce qu'il partirait?

Mlle. Clairon.

Non, sans doute, il sait que nous avons besoin de lui... pas de bon dîner sans Poisson.

ROUSSEAUX.

Si c'est pour moi, ne faites pas d'extraordinaire, je n'en suis pas fort entiché du poisson, j'en mange quand il y en a... mais à moins que ce ne soit de la carpe ou de l'anguille...

MONTRICHARD.

Ces philosophes, ça n'est pas accoutumé à nos grands dîners.

ROUSSEAUX.

C'est la première fois que j'ai le plaisir de dîner chez Mademoiselle Clairon.

MONTRICHARD.

La première fois.. et je suis là... moi... c'est charmant! En effet, vous vivez un peu en ours, mon cher philosophe.

ROUSSEAUX.

Ours n'est peut-être pas le mot propre, je suis casanier. Quand on aime le travail... cependant, lorsqu'il faut prendre mes mesures...

MONTRICHARD.

Oh! oui... oui, prendre ses mesures... On ne fait pas de bons ouvrages sans cela... il faut prendre ses mesures... Parbleu! si je n'avais pas pris les miennes... mais c'est dit... vous nous sacrifiez cette journée.

ROUSSEAUX.

Volontiers, mais sous la condition que Mademoiselle Clairon nous dira quelques vers... la scène de la coupe...

Mlle. CLAIRON.

En revanche, vous nous chanterez quelques airs du *Dévin du village*.

POISSON.

ux que vous fredonniez ce matin, lorsque je vous ai porté....

ROUSSEAU, *chantant.*

Si des galants de la ville.

Va pour le *Devin du village*... Il est gravé là, mon *Devin du village*.
Il chante ridiculement l'air :

Non, non, Colette n'est point trompeuse,
Elle m'a donné sa foi.

MONTRICHARD.

C'est charmant; il n'y a qu'un philosophe pour chanter comme cela.

Mlle. CLAIRON.

Messieurs, je vous laisse... j'ai quelques ordres à donner...
Clairon sort.

BABET, *la voyant sortir, dit à Simon.*

Mademoiselle Clairon s'en va, viens... à nous deux nous trouverons moyen de l'attendrir... avec ça qu'elle n'a pas le cœur dur.
Ils sortent à pas de loup de la boutique, et entrent chez Clairon.

SCENE XIII.

LE PRÉSIDENT, ROUSSEAU, MONTRICHARD.

MONTRICHARD.

Parbleu! mon cher Rousseau, je suis enchanté de vous avoir vu... cette rencontre-là vaut de l'or pour moi.

ROUSSEAU.

Monsieur!... (*A part.*) Je voudrais bien en dire autant.

MONTRICHARD.

Là-bas, ils prétendent que vous êtes une espèce de loup-garou... que vous ne voulez voir personne...

ROUSSEAU.

Mes confrères de Paris ne sont pas très indulgents.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur a beaucoup de partisans, mais il a aussi ses ennemis.

MONTRICHARD.

Oui, oui, vous en avez... Qui est-ce qui n'en a pas?

ROUSSEAU.

Je le sais bien... et même jusqu'ici... à Montmorenci... deux méchants tailleurs que j'ai fait travailler, sans reproches, hé bien! ne pouvant pas mordre sur mes mœurs, s'avisent de critiquer mes costumes, de déchirer mes habits.

MONTRICHARD.

Voyez-vous, deux tailleurs de village... Où diable l'envie va-t-elle se nicher !

ROUSSEAU.

Je suis au-dessus de ça... que voulez-vous que je réponde à des gens qui ne savent ni A ni B... qui n'ont jamais lu un chapitre du *Contrat social*, une page d'*Émile*.

MONTRICHARD.

Les Mille et une Nuits, n'est-ce pas ? fort beau, fort beau !... très joli, très joli ! Je l'ai lu il y a long-temps.

LE PRÉSIDENT.

Non, c'est l'éducation d'*Émile*.

MONTRICHARD.

Ah ! l'éducation... je ne connais pas... je ne connais pas l'éducation ; mais vous, c'est votre fort, l'éducation.

ROUSSEAU.

J'en ai suffisamment pour mon état.

MONTRICHARD.

Votre état... c'est un bel état... Je ne vois guère que M. de Voltaire qu'on puisse vous comparer dans son genre . . . Chacun le sien.

ROUSSEAU.

M. de Voltaire... c'est une autre paire de manches.

LE PRÉSIDENT.

On prétend que vous n'êtes pas cousins tous les deux ?

ROUSSEAU.

On ne peut pas être le parent de tout le monde.

MONTRICHARD.

Qu'est-ce que vous pensez de M. de Voltaire, vous ? Voyons, dites-nous cela ?

ROUSSEAU.

Suivant moi, M. de Voltaire est l'homme qui tient le dé dans la littérature.

MONTRICHARD.

Après Rousseau.

ROUSSEAU.

Chacun son opinion... mais entre nous j'y vois beaucoup de différence... D'abord M. de Voltaire a composé une foule d'ouvrages.

MONTRICHARD.

Que vous n'avez pas faits...

ROUSSEAU.

Parbleu, je le sais bien, ni vous non plus.... Je sais bien aussi

Le Tailleur.

qu'il n'a pas fait l'*Émile* de Jean-Jacques, l'*Héloïse* de Jean-Jacques, ni le *Contrat social* de Jean-Jacques . . . Voilà le diable ! parce qu'alors il est impossible de les juger sur des ouvrages qu'ils n'ont pas faits... Tenez, faut-il vous parler net, vous faire ma confession... M. de Voltaire est un philosophe pour les vers, et Rousseau... est un philosophe pour la prose et pour la nature.

MONTRICHARD.

Admirable, admirable ! c'est juger ça... Ah ça, je ne quitte pas Montmorenci sans vous emmener avec moi... Il faut que vous soyez de mes soupers... J'ai des gens de votre connaissance... d'Alembert... Diderot... Grimm.

ROUSSEAU.

Je vois souvent ces Messieurs-là à l'Ermitage.

MONTRICHARD.

Le gros Thomas...

ROUSSEAU.

De la rue de la Draperie.

MONTRICHARD.

Je ne sais pas.... Thomas qui fait des éloges....

ROUSSEAU.

S'il vous a fait mon éloge, c'est ça.... Marchand de draps en gros....

MONTRICHARD.

Je ne sais pas.... Il va à l'Académie !.... Et puis le petit St.-Lambert.... St.-Lambert, officier.... qui fait des poèmes.... des poèmes rimés.... Ah ! celui-là, par exemple, je ne sais pas ce que vous avez eu avec lui....

ROUSSEAU.

Ah ! M. de St.-Lambert !.... J'attends de ses nouvelles aujourd'hui ou demain. Je conviens entre nous que je l'ai assez mal habillé ainsi que ses gens ; mais à qui la faute ? il me demande un ouvrage, qui, je l'avoue, devait me faire honneur et même paraître à la cour ; mais encore fallait-il avoir le temps de le confectionner ; au lieu de cela, il m'a tellement pressé, tellement mis l'épée dans les reins, que j'en ai négligé une grande partie ; il s'en est aperçu, ça lui a donné de l'humeur, il m'a dit des mots désagréables ; moi qui ne suis pas endurant, j'ai manqué de lui en répondre, et de fil en aiguille nous nous sommes séparés fort mécontents l'un de l'autre : j'aurais pu raccommo-der tout cela, mais il m'a chiconné à plusieurs reprises sur mes façons....

MONTRICHARD.

Vos façons, vos façons ; parbleu chacun a les siennes.

ROUSSEAU.

Et mon intention n'est pas d'en changer. Vous, Messieurs, qui avez des connaissances....

MONTRICHARD.

Oh ! moi je connais tout Paris, d'abord.

ROUSSEAU.

Je veux pour ma satisfaction personnelle vous prier de jeter un coup-d'œil sur un échantillon de l'ouvrage que je traite en ce moment; j'en ai une partie sous presse : vous me direz franchement votre façon de penser ; il est vrai que pour Jean-Jacques....

LE PRÉSIDENT, *l'arrêtant.*

C'est inutile , vous sentez que quelquefois ça dépend...

ROUSSEAU.

C'est précisément ce que je veux vous faire voir.... Des pans d'habits que je dois avoir dans ma boutique. (*Il sort.*)

MONTRICHARD.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

LE PRÉSIDENT.

C'est probablement là qu'il dépose ses ouvrages.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, LAFLEUR, SIMON.

LAFLEUR, à Simon.

Est-il toujours fâché, le père Rousseau ?

MONTRICHARD.

Allons, encore quelqu'importun qui vient nous l'enlever !

SIMON.

Il n'y pense plus.... Mais votre habit vous va bien à vous.

LAFLEUR.

Ah ! oui, le mien ; mais les autres !... Je lui apporte de l'argent ; je ne sais pas trop comment il prendra ça.

SIMON.

Ah ! il le prendra bien , j'en suis sûr.

LAFLEUR.

C'est que voilà son mémoire ; on lui a joliment rogné les ongles.

SIMON.

Ah ! c'est égal , il est accoutumé à ça , et il paiera encore une bonne bouteille de vin dont il boira sa part, tout philosophe qu'il est.

MONTRICHARD.

Voilà une figure de ma connaissance... Dis-moi, mon garçon, n'appartiens-tu pas à St.-Lambert.

LAFLEUR.

Oui, Monsieur Montrichard.

MONTRICHARD.

Est-ce qu'il est des nôtres ? Ça serait charmant.

LAFLEUR.

Non, Monsieur, je viens de porter à Mlle. Clairon un billet par lequel mon maître s'excuse de ne pouvoir venir.

MONTRICHARD.

Tant pis. Et où vas-tu à présent ?

LAFLEUR.

Je vais chez le père Rousseaux, lui porter de l'argent de la part de Monsieur. Il peut se vanter que c'est la dernière fois qu'il travaille pour lui (*le Président et Montrichard se regardent*). C'est vrai qu'il s'est blousé d'une fière force, sur six habits il n'y a que le mien auquel on n'ait pas retouché. Ah ! c'est le cocher qu'il faut voir ; le cocher ! il l'a habillé comme un fiacre.

MONTRICHARD.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

LAFLEUR.

Ça signifie que si le père Rousseaux ne veut pas renoncer aux grands mots et aux grandes phrases, et surtout ne plus voir son M. Emile, il perdra toutes ses pratiques.

LE PRÉSIDENT.

Il paraît que c'est un philosophe qui fait des culottes.

MONTRICHARD.

C'est plutôt un tailleur qui fait le philosophe. C'est un drôle que j'veux rouer de coups.

LAFLEUR.

Voulez-vous que j'aïlle le prévenir.

MONTRICHARD.

Me compromettre ainsi.... Vous compromettre !.... Le....

LAFLEUR.

Oh ! moi, je ne suis pas compromis.

MONTRICHARD.

C'est une abomination ! une infamie !

LE PRÉSIDENT.

Non, c'est une plaisanterie.

SCENE XVI.

Les Mêmes, Mlle. CLAIRON, POISSON.

POISSON.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce bruit ?

MONTRICHARD.

Ah oui ! je vous conseille , faites l'étonné... C'est affreux... C'est épouvantable ! un tailleur...

POISSON.

Ah vous y êtes.... Hé bien , convenez qu'il est vraiment original.

MONTRICHARD.

Quand je fais la route exprès pour voir Rousseau.

LE PRÉSIDENT.

C'est fort drôle.... Il le prenait pour l'autre. Quant à moi, cela m'est fort indifférent.... Jean-Jacques ou Rousseaux.

Mlle. CLAIRON.

Allons, mon cher Montrichard, riez avec nous d'une plaisanterie que vous-même avez excitée..... Tout cela se raccommode à table....

MONTRICHARD.

Moi, dîner avec.....

Mlle. CLAIRON, *montrant Simon et Babet.*

Je marie ces jeunes gens , et , à mon tour , j'ai compté sur vous.

MONTRICHARD.

C'est à tort, parce que voyez - vous.... je suis dans une fureur, dans une colère contre ce misérable.... Qu'il vienne !... qu'il vienne...

Mlle. CLAIRON.

Le voici.... ne lui dites rien , je vous en prie.... Nous allons voir comment il va se tirer d'affaires....

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, ROUSSEaux, tenant un pan d'habit en train.

ROUSSEaux.

Je vous ai fait attendre, Messieurs? C'est ce diable de pan d'habit qui s'était faulxé parmi des culottes que je suis en train d'arranger... Regardez-moi ça, Messieurs, je crois que sans amour-propre!...

LAFLEUR.

Père Rousseaux, je vous apporte de l'argent.

ROUSSEaux.

Par bien, tu viens fort à propos! Avance; tourne-toi; Messieurs, ceci n'est plus un échantillon, c'est un habit tout confectionné... Voyez-moi ces coutures!... comme c'est bâti... Je ne parle pas de l'homme... mais examinez cet ouvrage dans ses plus petits détails... Je ne demande point d'éloges... je crois que vous n'en trouverez pas de plus soigné.

MONTRICHARD.

Comment, misérable, tu oses encore venir te présenter devant moi... Tu oses dire que tu es Rousseau... je ne sais qui me tient.

(Montrichard veut le frapper avec sa canne.)

ROUSSEaux.

Ah ça! pas de mystification, je vous en prie!

LE PRÉSIDENT.

Allons, convenez que vous n'êtes pas Rousseau.

ROUSSEaux.

Je ne suis pas Rousseaux, en voilà bien d'un autre... Ah! je ne suis pas Rousseaux... (Tirant des papiers de sa poche) Lisez ça : Rousseaux, fait habits, vestes, pantalons, et généralement tout ce qui concerne son état... Je ne suis pas Rousseaux!... Mémoire de l'ouvrage fourni à Monsieur d'Alembert, par Rousseaux, tailleur. A M. Rousseaux... à M. Rousseaux....

MONTRICHARD.

Et oui, vous êtes tailleur.

ROUSSEaux.

Vous le savez bien, puisqu'en entrant c'est le premier mot que vous m'avez dit, Rousseaux est ailleurs.

LE PRÉSIDENT.

Eh! non, Monsieur vous a pris pour le philosophe Jean-Jacques.... qui n'était pas chez lui.

ROUSSEAUX.

Qui n'était pas chez lui.... et qui était ailleurs. Ah! par exemple, Messieurs, ce n'est pas ma faute, le quiproquo m'honore beaucoup, mais je n'en suis pas encore là. Je suis philosophe, mais je ne suis pas Jean-Jacques....

POISSON.

Allons, Montrichard, pas de rancune, nous irons à l'Ermitage où nous verrons le véritable Rousseau.

ROUSSEAUX.

Je vous y conduirai en reportant l'habit. (*A Mlle. Clairon.*)
Mademoiselle Clairon, l'invitation tient-elle toujours ?

Mlle. CLAIRON.

Pour moi, je n'y vois point d'obstacle.

POISSON.

Ni moi non plus.... Et vous, Monsieur Montrichard ?

MONTRICHARD.

Moi, moi....

POISSON.

Monsieur n'en est pas moins philosophe.

ROUSSEAUX.

Ah! pour ça!....

Il redresse son collet.

MONTRICHARD.

A la campagne comme à la guerre.... Ça vous est égal, à vous Président.... Vous n'en perdrez pas....

LE PRÉSIDENT.

Je ne prendrai pas plus garde à lui que s'il n'y était pas.

ROUSSEAUX.

Bien obligé. (*A Lafleur.*) Mon pauvre Lafleur, tu vois....
Je dine en société.... Je ne puis pas aller....

POISSON.

Allons-nous mettre à table, et si nous n'avons pas Jean-Jacques, nous aurons M. Rousseaux, qui se fera un plaisir de nous chanter quelques airs du Devin du village.

ROUSSEAUX.

Oui, Monsieur, avec d'autant plus de facilité que non seulement e les ai gravés dans la tête, mais encore gravés dans le tiroir de mon établi.

(32)

POISSON.

Comment, Monsieur ?

ROUSSEAU, (*montrant une partition.*)

Oui, Messieurs... j'ai fait des sacrifices... pour me procurer la partition du *Devin du village*, et j'en ferai toujours pour me donner les airs de Jean-Jacques.

FIN.